

COLLECTION « BEST-SELLERS »

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

DÉJÀ DEAD, 1998

DEATH DU JOUR, 1999

DEADLY DÉCISIONS, 2000

VOYAGE FATAL, 2002

SECRETS D'OUTRE-TOMBE, 2003

LES OS TROUBLES, 2004

MEURTRES À LA CARTE, 2005

À TOMBEAU OUVERT, 2006

ENTRE DEUX OS, 2007

TERREUR À TRACADIE, 2008

LES OS DU DIABLE, 2009

KATHY REICHS

L'OS MANQUANT

roman

Traduit de l'américain par Viviane Mikhalkov



ROBERT LAFFONT

Titre original : 206 BONES

© Temperance Brennan L.P., 2009

Traduction française : Éditions Robert Laffont, S.A., Paris, 2010

ISBN 978-2-221-12421-5

(édition originale : ISBN 978-1-4391-8261-1 Scribner, New York)

Publié avec l'accord de Scribner/Simon & Schuster, New York.

À mes collègues de la science légale qui ont démontré
leur engagement professionnel
et fait reconnaître leurs aptitudes
en obtenant un certificat d'agrément

Cet examen était extrêmement difficile, mais nous en
sommes venus à bout.

Bravo !

American Board of Forensic Anthropology
American Board of Criminalistics
American Board of Forensic Document Examiners
American Board of Forensic Engineering and Technology
American Board of Forensic Entomology
American Board of Forensic Odontology
American Board of Forensic Psychology
American Board of Forensic Toxicology
American Board of Pathology
American Board of Psychiatry and Neurology

Chapitre 1

Froid.

Engourdissement.

Confusion.

J'ai ouvert les yeux.

Un noir total. Une obscurité d'hiver arctique.

Est-ce que je suis morte ?

Comme mon système limbique me l'ordonnait, j'ai inspiré profondément.

Diverses odeurs enregistrées par mon cerveau.

Moisissure. Terreau. Quelque chose d'organique évoquant la décomposition. Est-ce que c'était ça, l'enfer ? Le tombeau ?

J'ai tendu l'oreille.

Rien. Un silence impénétrable.

Non, en fait. On percevait des bruits. L'air se déplaçant dans mes narines. Le sang bourdonnant à mes oreilles.

Les cadavres ne respirent pas. Les morts n'ont pas le cœur qui bat.

D'autres sensations se sont imposées à moi. Une surface dure sous mon corps. Le côté droit de mon visage qui me brûlait.

J'ai soulevé la tête.

Une bile amère a inondé ma bouche.

J'avais le cou tordu et j'ai fait bouger mes hanches pour soulager la pression.

J'ai ressenti immédiatement une douleur atroce à la jambe gauche.

Un râle a déchiré le silence.

Instinctivement, je me suis recroquevillée, le cœur cognant de grands coups sonores dans ma poitrine.

Figée en position fœtale, je suis restée à écouter le rythme de ma frayeur.

Pour comprendre finalement que ce rôle était sorti de moi.

Je sens la douleur. Je réagis. Par conséquent, je suis vivante.

Mais où étais-je ?

Recrachant de la bile, j'ai essayé d'allonger les bras. Sensation de résistance. J'avais les poignets attachés.

J'ai remonté un genou vers ma poitrine, juste pour voir. Mes deux pieds sont venus ensemble en même temps que mes poignets s'abaissaient.

J'ai essayé à nouveau. Plus fort. Cette fois encore, mes neurones ont déclenché une douleur fulgurante dans le haut de ma jambe.

Étouffant un cri, je me suis forcée à mettre de l'ordre dans mes pensées. J'avais été ligotée, les mains et les pieds liés ensemble, et abandonnée à mon sort. Mais où ? Par qui ? Et pourquoi ?

J'ai fouillé ma mémoire à la recherche d'événements récents. Rien. Mon esprit était vide : les souvenirs qui me revenaient semblaient très anciens.

Un pique-nique avec ma fille, Katy. Mais ça, c'était en été et le froid glacial qui m'entourait prouvait plutôt qu'on était en hiver.

Souvenir de tristesse. Mon dernier adieu à Andrew Ryan. Oui, en octobre. Est-ce que je l'avais revu ensuite ?

Un chandail rouge vif reçu à Noël. Ce Noël-ci ? Aucune idée.

Désorientée, je cherchais à saisir un détail quelconque susceptible de se rapporter à ces derniers jours. Tout se brouillait. Impressions vagues, informes, qui apparaissaient et disparaissaient aussitôt, le tout dans le plus grand désordre. Une silhouette émergeant de l'ombre : un homme, une femme ? Colère, cris. Mais contre quoi, contre qui ?

De la neige fondue. La lumière jouant sur des éclats de verre. La gueule noire et béante d'une porte défoncée. Les martèlements se répétaient dans tous les vaisseaux dilatés de mon crâne. J'avais beau essayer de toutes mes forces, impossible de susciter le moindre souvenir dans mon esprit à demi conscient.

Avais-je été droguée ? Matraquée ?

Dans quel état était ma jambe ? Si j'arrivais à me libérer, est-ce que je pourrais marcher ? Ramper ? J'avais les mains complètement engourdis, les doigts incapables de faire quoi que ce soit. J'ai essayé d'écarter les poignets. Pas le plus petit relâchement de mes liens.

Des larmes de frustration m'ont brûlé l'intérieur des paupières.

Ne pas pleurer !

Serrant les dents, j'ai roulé sur le dos. Puis j'ai soulevé les pieds et écarté violemment les chevilles. Un incendie s'est propagé le long de ma jambe gauche.

Et j'ai perdu connaissance.

*Je me suis réveillée. Combien de temps plus tard ? Un instant ? Plusieurs heures ? Impossible à dire. J'avais la gorge sèche, les lèvres comme du parchemin. Ma douleur à la jambe n'était plus qu'un élan-
cement sourd.*

Malgré un temps d'adaptation, mes pupilles ne distinguaient toujours rien. Autour de moi l'obscurité était totale.

Des questions sont revenues me hanter, les mêmes. Où ? Pourquoi ? Qui ?

Il était clair que j'avais été enlevée. Par un malade mental qui voulait faire de moi sa victime ? Parce que j'étais une menace pour quelqu'un ?

Cette pensée a déclenché mon premier souvenir : une photo d'autopsie. Un cadavre carbonisé et tordu, les mâchoires grandes ouvertes dans un dernier cri d'agonie.

Puis, en ordre kaléidoscopique, une image chassant l'autre : deux morgues différentes ; deux salles d'autopsie ; des plaques portant mon nom sur les portes de deux laboratoires : Temperance Brennan, Anthropologue judiciaire. L'une en anglais, l'autre en français.

Est-ce que j'étais à Charlotte ou à Montréal ? Le froid était bien trop mordant pour que je sois en Caroline du Nord. Même si c'était l'hiver. Est-ce qu'on était en hiver ? Est-ce que j'étais au Québec ?

Est-ce que j'avais été enlevée chez moi ? Dans la rue ? Dans ma voiture ? Devant l'édifice Wilfrid-Derome ? À l'intérieur, dans mon labo ?

Mon ravisseur était-il un prédateur et moi, une victime prise au hasard ? Avais-je au contraire été choisie en raison de ma profession ? Un détenu libéré voulant se venger ? Un théoricien de la conspiration, du même acabit ? Quelle était donc la dernière affaire sur laquelle j'avais travaillé ?

Dieu du ciel, comment pouvait-il faire aussi froid ? ! Aussi noir ! Et pourquoi est-ce que je n'entendais aucun bruit ?

Pourquoi cette odeur, si horriblement familière ?

Comme auparavant, j'ai essayé de dégager mes mains en les tortillant. Mes pieds. En vain. J'étais saucissonnée, incapable de seulement m'asseoir.

— À l'aide ! Je suis enfermée ! Il y a quelqu'un ? Au secours !
J'ai crié et crié. À m'en arracher la gorge.

— Quelqu'un ! S'il vous plaît !

Mes suppliques restaient sans réponse.

Dans un instant, la panique m'aurait submergée.

Non, tu ne mourras pas sans te battre !

Je tremblais de froid et de terreur. Prise du désir hystérique de voir quelque chose, je me suis retournée sur le dos et j'ai commencé à donner des coups de reins tout en tenant mes mains le plus haut possible au-dessus de moi, sans prêter attention à la douleur abominable qui me vrillait la jambe. Une fois. Deux fois. Trois fois. Le bout de mes doigts a frôlé une surface dure, quelques trente centimètres au-dessus de moi.

Une dernière ruade et j'ai établi le contact. Du sédiment a dégringolé dans mes yeux et ma bouche.

Crachotant et battant des paupières, j'ai roulé sur le côté droit et je me suis reculée, en appui sur un bras, pour me pousser en marche arrière à l'aide de mes pieds. Le sol rugueux m'éraflait la peau du coude et des talons. Une de mes chevilles a hurlé de protestation. Je ne l'ai pas écoutée. Il fallait que j'agisse. Il fallait que je m'échappe.

Je n'avais parcouru qu'une très petite distance quand j'ai heurté un mur. Des rectangles entourés de ciment : des briques.

Le cœur battant, j'ai roulé sur l'autre flanc et progressé dans la direction opposée. Là encore, j'ai eu tôt fait de rencontrer un mur.

Une décharge d'adrénaline s'est propagée en moi en même temps qu'une nouvelle vague de terreur venait recouvrir l'ancienne. Des crampes m'ont tordu les boyaux. De longs souffles saccadés ont jailli de mes poumons.

Ma prison ne mesurait pas plus de soixante-quinze centimètres de haut sur deux mètres de large ! Qu'importait sa longueur, ses murs m'étouffaient déjà.

J'ai perdu tout contrôle.

Me contorsionnant pour avancer, j'ai tambouriné les briques de mes poings en hurlant, les joues inondées de larmes. J'ai crié, hurlé, dans l'espoir d'attirer l'attention d'un passant. D'un ouvrier. D'un chien. De n'importe qui.

Les doigts à vif, j'ai continué à tambouriner avec le dos de mes mains. Quand je n'ai plus eu la force de remuer les bras, j'ai pivoté sur moi-même et poursuivi avec mes pieds.

La douleur m'irradiait depuis la cheville. Douleur insupportable. Mes appels à l'aide se sont transformés en gémissements désespérés.

Vaincue, je me suis laissée retomber en arrière, haletant, la sueur dégoulinant sur ma peau glacée.

Toutes sortes de visages ont défilé devant mes yeux. Katy. Ryan. Ma sœur, Harry. Mon chat, Birdie. Pete, mon ex-mari.

Les reverrais-je un jour ?

De grands sanglots ont soulevé ma poitrine.

Peut-être que j'ai perdu connaissance. Peut-être pas. Quoi qu'il en soit, c'est un bruit qui m'a fait reprendre conscience.

Un bruit qui n'était pas issu de moi. Qui n'était pas de mon fait.

Je me suis immobilisée.

Clic. Clic. Clic. Clic. Clic.

Une brèche s'est ouverte dans mon cerveau.

Les souvenirs se sont faufileés dans l'interstice.

Chapitre 2

Autre temps, autre lieu. Autre coup d'œil à ma montre. Autre soupir aussi. Plus de mouvements de pieds.

J'étais avec Ryan. Au-dessus de nous, une pendule égrenait son tic-tac régulier, indifférente à l'exaspération de mon compagnon. Pendule vieillotte, à aiguilles, et dont la grande signalait le passage des secondes d'un petit bond ponctué d'un déclic.

J'ai promené les yeux sur la salle : mêmes fleurs en plastique ; même reproduction hideuse d'une scène de rue en hiver ; mêmes tasses de café tiède à moitié bues ; même téléphone ; même rétroprojecteur ; même écran ; même pointeur laser. Nulle baguette magique n'avait fait apparaître quoi que ce soit de nouveau depuis mon dernier examen des lieux.

Retour à l'horloge. Un logo identifiait son fabricant comme étant un certain Enterprise. Mais peut-être était-ce seulement le nom de ce modèle-là.

Est-ce qu'on baptisait les horloges, autrefois ? Arnie Analog, Reggie Regulator ? Bon, d'accord, j'étais aussi énermée que Ryan. Et je commençais moi aussi à en avoir vraiment ma claque.

Clic. Clic. Clic. Clic. Clic.

À en croire cette vieille Enterprise, il était dix heures vingt-deux. Vingt-six. Vingt-sept. Vingt-huit. Nous attendions depuis neuf heures du matin.

Ryan a recommencé à tambouriner sur la table. Cela faisait une demi-heure qu'il s'amusait à ça, par intermittence, et son staccato finissait par me taper sur les nerfs.

— Il nous recevra dès qu'il le pourra, ai-je fini par dire.

- C'est lui qui nous a demandé de venir !
- C'est vrai.
- Comment est-ce qu'on peut perdre un macchabée dans une morgue ?
- Tu sais bien ce qu'a dit Corcoran : ils ont plus de deux cents cadavres. Ça déborde de partout.

Si je suis impatiente, comme le prétend la rumeur, que dire alors du lieutenant-déetective Andrew Ryan, de la Section des crimes contre la personne à la Sûreté du Québec ? Chez lui, ça tient du délire. Mais j'avais le mode d'emploi : dans deux minutes, il allait bondir sur ses pieds et arpenter la pièce.

Nous étions enfermés dans une salle de conférences du CCME, le service du médecin légiste du comté de Cook, qui se trouve dans la partie ouest de Chicago. Nous étions arrivés de Montréal par avion à la demande expresse d'un pathologiste du nom de Christopher Corcoran.

Plus de trois ans auparavant, une certaine Rose Jurmain, originaire de Chicago, avait fait le voyage au Québec pour y admirer la beauté des paysages en automne. Au quatrième jour de son séjour là-bas, cette dame de cinquante-neuf ans avait quitté l'auberge de campagne où elle était descendue pour aller faire une petite marche et elle n'était jamais revenue. Toutes ses affaires étaient restées dans sa chambre. Personne ne l'avait plus jamais revue ni n'avait reçu le moindre signe d'elle.

Trente mois plus tard, des restes avaient été retrouvés en pleine forêt, à moins d'un kilomètre de l'auberge, au nord. Dans un état de décomposition avancée et gravement endommagés par des animaux prédateurs. C'était moi qui avais été chargée de l'identification, Ryan avait supervisé l'enquête. Et maintenant, tous les deux, nous ramenions Rose chez elle.

Quelles raisons avait-on de manifester tant d'égards à une disparue ? Mon mobile à moi pour venir à Chicago était l'amitié qui me liait à Corcoran, outre l'excellente excuse qui me permettait de revoir la ville où j'étais née. Pour Ryan ? L'occasion de s'offrir une virée tous frais payés dans la Ville des Vents.

Pour Chris Corcoran et son chef ? Mystère. Mais je comptais bien le découvrir au plus tôt. En effet, le CCME aurait parfaitement pu envoyer un employé à Montréal récupérer les restes. Ou s'adresser à une société de transport.

Quant aux raisons de la famille Jurmain ? Elles étaient encore plus mystérieuses, car jusqu'à ce jour personne n'avait manifesté le moindre intérêt pour la victime.

Surtout, pourquoi cette requête du CCME pour que Ryan et moi venions à Chicago en personne, neuf mois après que l'affaire avait été résolue ? Affaire cataloguée chez nous comme étant un décès accidentel. Oui, en vertu de quoi cette dame suscitait-elle tant d'intérêt aujourd'hui ?

Ces questions, il ne m'avait pas encore été possible de les poser, malgré toute ma curiosité. À notre arrivée au CCME, rue Harrison, nous étions tombés sur les camions de la télé alignés devant un bâtiment fermé aux visiteurs.

Et Corcoran, en nous parquant dans cette salle de conférences, s'était contenté d'une vague explication : comme quoi, la veille, un organisme de pompes funèbres venu chercher un corps en vue d'une crémation serait reparti bredouille, le cadavre étant demeuré introuvable pour une raison incompréhensible.

Maintenant, tous les employés du service s'activaient à régler le problème. Une frénétique fouille des lieux était en cours, tandis que le patron tournait comme une toupie d'un journaliste à l'autre. Résultat : Ryan et moi, nous poireautions.

— J'imagine que la famille pète les plombs, a dit Ryan.

— Tu parles ! Et les médias adorent ça : des corps perdus ; des familles sous le choc ; des politiciens dans l'embarras. C'est le Pulitzer assuré.

Je suis une droguée de l'info. Quand je suis chez moi, je lis le journal tous les jours, de la première page à la dernière, ou tout du moins je le survole. En voyage, je regarde CNN ou une chaîne locale. Tout à l'heure, dans ma chambre d'hôtel, je n'avais pas arrêté de zapper entre WFLD et WGN. J'étais donc au courant de l'incident. Je n'avais pas imaginé toutefois qu'il puisse atteindre une telle ampleur, ou avoir des répercussions sur Ryan et moi.

Comme de juste, celui-ci s'est mis à arpenter la salle. Coup d'œil à ma copine Enterprise : M. Je-Perds-Patience réagissait exactement dans les temps.

Après un parcours d'une trentaine de mètres, le détective s'est laissé choir dans son siège lourdement.

— C'était qui, Cook ?... Le Cook du comté ? a-t-il précisé comme je ne comprenais pas.

— Aucune idée.

— C'est grand ?

— Le comté ?

— Non, les fesses de ma tante Dora.

— Tu as une tante Dora ?

— Trois.

À tout hasard, j'ai enregistré cet échantillon d'information familiale en vue d'un interrogatoire ultérieur.

— Cook est le deuxième comté des États-Unis par le nombre d'habitants, et le dix-neuvième par la taille de son administration.

Renseignements glanés quelque part.

— Et quel est le plus grand ?

— Est-ce que j'ai une tête d'almanach ?

— D'atlas.

— Certains almanachs contiennent des précisions sur le recensement, ai-je rétorqué sur un ton pincé.

Le voyage depuis Montréal ne m'avait pas mise d'humeur à supporter les taquineries. Ryan, qui est plutôt du genre allègre, est un compagnon de voyage épouvantable, même quand les dieux de l'aviation nous sourient. Et la veille, justement, ils avaient eu particulièrement la bouche à l'envers.

Le vol entre l'aéroport Pierre-Elliott-Trudeau et celui d'O'Hare avait pris six heures, alors que d'habitude il en faut deux. D'abord, un retard pour raison de météo. Après, une complication mécanique. Ensuite, un problème avec l'équipage, qui s'était mis à faire la danse du ventre à poil sur le tarmac, ou quelque chose du genre. Du coup, Ryan, qui en avait ras-le-bol, avait passé son temps à me reprendre dès que j'ouvrais le bec. Sa manière à lui de passer le temps agréablement.

De longues minutes se sont écoulées.

Clic. Clic. Clic. Clic. Clic.

Ryan s'apprêtait à reprendre ses déambulations quand la porte s'est ouverte sur un Christopher Corcoran en blouse de laboratoire, jeans et espadrilles. Avec son teint pâle, ses yeux verts, ses cheveux roux et ses taches de rousseur, mon copain d'enfance avait tout de l'Irlandais typique. Pour l'heure, il était incontestablement nerveux.

— Je suis vraiment désolé pour ce retard. Cette perte de cadavre est en train de se transformer en opéra bouffe.

— Moi aussi, je déteste ça, quand les cadavres déménagent, a plaisanté Ryan.

— Surtout lorsque c'est à vous qu'a été confiée la garde du défunt, a renchéri Corcoran avec un sourire forcé.

— C'était le cas ? ai-je demandé.

Il a hoché la tête. Des millions de souvenirs me sont revenus à l'esprit pendant que je le regardais : un gamin maigrichon, aux membres grêles et aux cheveux flamboyants. De longues rangées de pupitres en fer boulonnés au plancher. Nos jeux improvisés dans la rue, par les chaudes nuits d'été. Les bancs de l'église, si durs aux fesses, pendant les messes interminables.

Quand nous étions petits, nous étions voisins à Beverly, un quartier du sud de la ville, et nous étions tous les deux membres de l'église St. Margaret'of Scotland. Il faut savoir qu'à Chicago les catholiques se situent d'après leur paroisse et non pas d'après leur quartier de résidence. Une étrangeté, mais c'est un fait.

À l'âge de huit ans, j'avais déménagé en Caroline du Nord, après la mort de mon petit frère, puis celle de mon père. Corcoran était resté à Chicago. Nous avons perdu le contact, naturellement. Plus tard, j'étais allée à l'université de l'Illinois, puis à Northwestern, lui à l'école de médecine de l'université du Michigan, où il avait fait une spécialité. C'était la médecine légale qui nous avait à nouveau réunis.

On avait repris contact en 1992, lors d'une affaire de bébé enfermé dans une valise. En ce temps-là, Corcoran, qui s'était marié et vivait toujours à Chicago, avait acheté une maison dans Longwood Drive, un quartier un peu plus à l'est et beaucoup plus cher, mais ça ne l'avait pas empêché de renouer avec ses copains d'antan.

— On a fini par le retrouver. Il n'avait pas bougé d'ici, évidemment.

La voix de Corcoran m'a fait revenir au temps présent.

— Il était sur le plateau du haut d'un compartiment de la chambre froide. Il est si maigre que les agents techniques ne l'avaient tout simplement pas vu parce qu'il était caché par une femme obèse.

— Tout est bien qui finit bien, a dit Ryan.

Corcoran a eu un reniflement désabusé.

— Allez dire ça à Walczak.

Stanley Walczak, le patron du CCME, est doté d'un ego qui n'a d'égal que son ambition. Je ne parle même pas de sa fourberie, qui est féroce et lui a permis au fil des ans de se créer un réseau complexe d'aide et de soutien parmi les hommes d'influence. Grâce à quoi, voilà neuf mois, au moment de la démission de l'ancien médecin légiste du comté de Cook, il a été nommé à sa place, à la surprise de certains et au désespoir de tous.

— Walczak est furieux ?

— Tu parles ! a soupiré Corcoran. Il ne déteste rien tant que la mauvaise publicité. Et l'inefficacité. Ici, nous avons une vingtaine de ramassages par jour. Entre hier et ce matin, il a fallu contacter plus de soixante entreprises de pompes funèbres pour voir si ce corps ne leur avait pas été remis par erreur. Il a fallu distraire de leur tâche quatre techniciens et trois enquêteurs pour les affecter à la lecture des étiquettes attachées aux orteils des cadavres. Il a fallu tout revérifier par trois fois avant d'arriver à mettre la main sur notre type. Merde, ici, on a la moitié de toute une chambre froide encombrée uniquement de corps long séjour.

— Ça arrive à tout le monde de se tromper, ai-je fait remarquer sur un ton qui se voulait encourageant.

— Chez nous, un corps mal rangé, ça laisse des traces sur ta carrière.

— Tu es un médecin fantastique. Walczak a bien de la chance de t'avoir.

— À ses yeux, j'ai mis beaucoup trop de temps à régler la situation.

— Il va y avoir des retombées radioactives ? a demandé Ryan.

— Au moment où nous parlons, la famille est sûrement déjà en train d'éplucher les petites annonces à la recherche d'un avocat. Rien de tel qu'une petite averse de dollars inattendue pour apaiser une angoisse insupportable, quand bien même il n'y a aucun dommage à déplorer. C'est ça, l'Amérique.

Corcoran a fait le tour de la table et nous nous sommes tous assis.

— Walczak a dit qu'il ne serait pas long. Il est enfermé avec l'avocat des Jurmain. Un type que vous allez adorer.

— Vraiment ?

— Perry Schechter, un ténor du barreau de Chicago, partisan de la confrontation à tout prix. Je l'ai entendu une fois s'en expliquer dans une interview : selon lui, l'agressivité force les gens à sortir de leurs retranchements et les incite à révéler leurs faiblesses au grand jour.

— Faiblesse de caractère ou faiblesse de témoignage ?

— Aucune idée. Mais je sais que le gars est un pitbull.

J'ai regardé Ryan. Il a haussé les épaules, l'air de dire : ça ou autre chose.

— Avant qu'ils arrivent, tu peux nous dire pourquoi on nous a fait venir ici ? ai-je demandé.

Corcoran a eu de nouveau son sourire dénué d'humour.

— Tu as déjà mangé des Moo-Moo, les barres au chocolat ? Ou des tartes Cluck-Cluck ?

Maman nous fourrait des douzaines de ces petites pâtisseries dans nos boîtes à lunch quand nous étions petites, Harry et moi. J'ai donc hoché la tête sans bien comprendre où il voulait en venir. Et comme Ryan avait l'air perdu, j'ai traduit en québécois :

— Pense à Vachon. Jos Louis. May West. Doigts de dame.

— Des petits gâteaux ?

— Il y en a treize sortes, a précisé Corcoran. Ils sont fabriqués et vendus par la Smiling J Foods depuis deux générations.

— Ils existent toujours ?

Je ne me rappelais pas avoir vu ces petits délices depuis des années.

— Sous une autre appellation.

— Toute une gifle pour nos copains de basse-cour.

Ma réaction a presque arraché un vrai sourire à Corcoran.

— Le J du nom correspondait à Jurmain. La société a été vendue à un conglomérat en 1972. Pour vingt et un millions de dollars. Non que la famille ait eu besoin de liquidités. Ils étaient déjà pleins aux as.

Je commençais à me faire une petite idée de la situation. Ryan aussi.

— Fortune familiale est synonyme de poids politique, ai-je continué.

— C'est bien vrai.

— À manier avec précaution.

— Eh oui.

— Attends, je ne comprends toujours pas. L'affaire est close depuis plus de neuf mois. Un rapport circonstancié a été adressé aux Jurmain. Nous n'avons jamais reçu un mot de leur part, et ce n'est pas faute de leur avoir envoyé quantité de lettres recommandées pour leur demander que faire du corps. À ce jour, personne n'a jamais manifesté le moindre intérêt pour ces restes.

— OK, je te récapitule du mieux que je peux une longue histoire pas très originale.

Corcoran a levé les yeux au plafond comme s'il y cherchait l'inspiration pour organiser ses pensées.

— À Chicago, les Jurmain, c'est du sang bleu. Une fortune pas vraiment ancienne, mais assez vieille quand même ; une maison à East Winnetka. Des parents membres de l'Indian Hills Country Club et entretenant des rapports privilégiés avec le gouverneur, des sénateurs et des membres du Congrès. Des enfants allant en maternelle à la North Shore Country Day, puis achevant leurs études supérieures dans une université de la Ivy League. Vous voyez le topo.

Nous avons fait signe que oui.

— Le père de Rose est l'actuel chef de famille, c'est un vieux salaud appelé Edward Allen. Pas Ed, pas Al, mais Edward Allen en entier. Rose a toujours été le mouton noir de la famille ; toute sa vie, elle a refusé de suivre la voie que lui recommandait Edward Allen. En 1968, au lieu de faire ses débuts dans le monde, elle a fait la une du *Chicago Tribune* pour avoir agressé un flic à la convention nationale du Parti démocrate. Au lieu d'entrer à Smith ou à Vassar, elle est partie pour Hollywood, décidée à devenir une star et là, au lieu de convoler en justes noces, elle s'est mise en ménage avec une lesbienne.

« Le jour de ses trente ans, Edward Allen lui a coupé les vivres. Il l'a rayée de son testament et a interdit à toute la famille de la fréquenter. »

— Tant qu'elle n'aurait pas recouvré ses esprits ? ai-je demandé.

— Exactement. Mais ce n'était pas le genre de Rose. Elle a tiré la langue à son papa. Elle disposait d'un peu d'argent personnel hérité de son grand-père, sur lequel Edward Allen n'a pas pu mettre la main.

— Un esprit libre, un vrai !

— Oui, mais sa vie n'a pas toujours été rose. À en croire sa compagne, Janice Spitz, Rose souffrait de dépression et d'insomnie chroniques à l'époque de sa disparition. Et elle buvait aussi beaucoup.

— Ça corrobore ce que nous savons sur elle, est intervenu Ryan.

— D'après Spitz, est-ce qu'elle était suicidaire ? ai-je demandé.

— Si elle le pense, elle ne l'a jamais formulé tout haut.

— On en revient donc à ma question de tout à l'heure : pourquoi cet intérêt soudain ?

— Il y a deux semaines, Edward Allen a reçu un coup de téléphone anonyme.

Corcoran est du genre à rougir, surtout quand il est gêné ou anxieux. Ce devait être le cas à ce moment-là.

— Concernant la mort de Rose ?

Il a hoché la tête en évitant manifestement de me regarder. J'en ai éprouvé comme un début de malaise.

— Et que disait cet informateur anonyme ?

— Walczak n'a pas jugé bon de m'en faire part. Tout ce que je sais, c'est que j'ai été chargé de réexaminer le cas.

— *Tabarnouche** ! a lâché Ryan d'un air dégoûté, et il s'est laissé retomber sur son dossier.

Pour ma part, je n'ai rien trouvé à dire.

Clic. Clic. Clic. Clic. Clic.

Finalement, c'est Corcoran qui a rompu le silence.

— Edward Allen a aujourd'hui quatre-vingt-un ans. Il n'a pas une santé très solide. Peut-être qu'il se sent un peu con d'avoir effacé Rose de sa vie. Peut-être qu'il veut seulement tout contrôler, comme le salaud qu'il a toujours été. Peut-être qu'il perd un peu les pédales. Tout ce que je sais, c'est qu'il a appelé son avocat et que celui-ci a appelé Walczak. Et voilà le résultat.

* Les mots en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte. (N.d.T.)

— Jurmain pense que les analyses ont été mal faites? ai-je voulu savoir.

Corcoran a acquiescé, les yeux fixés sur le plateau de la table.

— Et Walczak partage cette opinion?

— Oui.

— Mal faites par qui?

La phrase a jailli de ma bouche sur un ton plus aigu que je ne le voulais. Corcoran a relevé les yeux, son regard a croisé le mien. J'y ai lu une véritable détresse.

— Tu peux me croire, Tempe, je n'y suis pour rien.

Pour me calmer, j'ai pris une longue inspiration avant de répéter ma question.

— Mal faites par qui, Chris?

— Par toi.

Chapitre 3

J'ai jeté un coup d'œil à Ryan. Il a seulement secoué la tête.

— Tu t'imagines bien que je n'en crois pas un mot, a dit Corcoran.

Je ne l'avais jamais vu aussi angoissé, et c'est sur un ton étonnamment calme que j'ai déclaré :

— Évidemment. Je suis contente que...

Juste au moment où je prononçais ces mots, la porte s'est ouverte. Corcoran et moi nous sommes redressés sur nos sièges, l'air aussi coincé l'un que l'autre.

Ont fait leur entrée deux messieurs sanglés dans des costumes coupés de la main même d'Armani.

Dans le bleu, j'ai reconnu Stanley Walczak, fier comme un paon selon sa bonne habitude, car il se prend pour un héros. Et un tombeur de ces dames.

Je le connais pour l'avoir croisé à plusieurs réunions de l'académie américaine des sciences légales. Une fois au moins, j'ai eu l'heur de retenir son attention. Pour une durée de cinq minutes pleines.

Pourquoi est-ce que je me vante ? Parce que j'ai un peu plus de quarante ans, tout simplement, et que Walczak, à cinquante ans bien sonnés, préfère d'habitude les filles qui viennent tout juste d'échanger leur premier soutien-gorge pour un autre, avec des bonnets un peu plus conséquents.

Le type en gris devait être Perry Schechter. Des cheveux noirs clairsemés et un long visage buriné qui avait dû mettre au moins six décennies à se former. Sa serviette et toute son attitude hurlaient le mot « avocat ».

Le temps que nous nous levions, Walczak a procédé à une évaluation de la situation, rapide mais subtile, qui l'a conduit à s'avancer tout d'abord vers Ryan, la main tendue.

— Stanley Walczak.

— Andrew Ryan.

Ils se sont serré la main. Corcoran faisait tinter des clés dans la poche de sa blouse.

Des mètres de dentition refaite ont pivoté dans ma direction.

— Tempe ! Ma parole, mais vous rajeunissez à chacune de nos rencontres !

En me donnant du mal, j'ai réussi à résister au charme fameux de Walczak.

— Ravie de vous revoir, Stan.

Il a enserré la main que je lui tendais entre ses deux paumes, la retenant un tout petit peu plus longtemps que nécessaire.

— Si je ne me trompe, vous connaissez déjà le D^r Corcoran.

L'intéressé et moi-même avons répondu par l'affirmative.

Walczak a présenté Schechter.

Échange de poignées de main.

— Messieurs, D^r Brennan. (Nouveau déploiement de dents étincelantes, destiné à me séduire.) On commence ?

Walczak a pris place à la table.

Ryan et moi avons préparé nos dossiers : lui, les sortant de sa serviette ; moi en allumant mon ordinateur pendant que Schechter s'installait à côté de Corcoran.

— Bien, a commencé Walczak. Je suppose que vous vous demandez ce que la mort d'une vieille dame excentrique imbibée d'alcool et souffrant de problèmes psychiatriques peut bien avoir de si particulier pour justifier le déplacement extraordinaire de deux personnes telles que vous.

— Tout décès mérite qu'on y prête attention.

Le ton pédant sur lequel ces paroles sont sorties involontairement de mes lèvres m'a choquée moi-même ; pourtant, elles étaient parfaitement conformes à mes pensées : comme Horton, je suis d'avis qu'une personne est une personne, aussi bizarre soit-elle. Et quel que soit son âge. D'ailleurs, Rose Jurmain n'avait même pas soixante ans.

Walczak m'a dévisagée pendant un moment. Avec ses cheveux argentés et son bronzage aux UV, il était beau, indiscutablement. Du moins, à première vue.

— Donc, pourquoi ai-je demandé au D^r Corcoran de réexaminer ce cas ? a-t-il repris.

L'intéressé a remué sur sa chaise, visiblement mal à l'aise.

— Le D^r Brennan et moi-même serons heureux de répondre à toutes questions concernant l'enquête, l'analyse des restes ou les conclusions du coroner, a déclaré Ryan.

— Parfait. Je vais donc vous laisser en compagnie de M. Schechter et du D^r Corcoran. Surtout, n'hésitez pas à me faire appeler si vous avez besoin de quoi que ce soit, vraiment, n'hésitez pas.

Sur un regard significatif à Corcoran, Walczak a quitté la salle.

— Je suis content de voir que vous parlez anglais, détective, a commencé Schechter.

La très légère crispation de ses paupières m'a fait comprendre que Ryan n'appréciait pas beaucoup ce préambule.

— *Mais oui, monsieur**, a-t-il répliqué avec son accent le plus parisien.

— M. Jurmain demande à ce que soient éclaircis un certain nombre de points, a déclaré l'avocat sur un ton laissant entendre à Ryan qu'il ne goûtait pas davantage son humour.

— Éclaircis ? a-t-il répété, répondant à la froideur par la froideur.

— Cette affaire le préoccupe beaucoup.

— Vous avez les copies de nos rapports ?

Schechter a sorti de sa serviette un bloc-notes jaune, un stylo en or de marque Cross et une grande enveloppe blanche frappée du sceau du Laboratoire de sciences judiciaires et de médecine légale.

— Le D^r Brennan et moi-même avons préparé des photos des lieux et de l'autopsie, pour mieux vous expliquer comment s'était déroulée l'enquête.

Schechter a appuyé sur le cliquet de son stylo pour en faire sortir la mine et fait un grand mouvement de manches impérieux.

— S'il n'avait pas la tête dans le cul, m'a soufflé Ryan en français, ça lui éclaircirait les idées.

— *Certainement**.

Ayant relié mon ordinateur au projecteur, j'ai ouvert le programme PowerPoint et fait apparaître le dossier LSJML 44893. Double-clic sur une image. Panoramique de L'Auberge des Neiges. Avec ses balcons et ses encadrements de fenêtre sculptés et peints, la maison, en bois de séquoia, aurait pu servir de décor au film *La Mélodie du bonheur*.

Corcoran m'a passé le pointeur laser.

Ryan a commencé.

— M^{me} Jurmain est arrivée à L'Auberge des Neiges le 20 octobre ; elle avait une réservation de deux semaines. Le 23 octobre, elle a fait part à des clients de son intention de sortir se promener le jour suivant.

— Ces autres pensionnaires étaient...? a demandé Schechter.

Ryan a cherché leurs noms dans ses notes.

— John William Manning, de Montréal. Isabelle Picard, de Laval. Selon leurs deux témoignages, M^{me} Jurmain paraissait ivre ce soir-là. Il semble d'ailleurs qu'elle l'ait été à plusieurs reprises, au cours des trois jours qu'a duré son séjour.

Ryan a fait glisser plusieurs papiers vers l'autre côté de la table. Probablement des rapports sur ses entretiens avec le personnel et les clients de l'auberge. Corcoran les a survolés. Schechter a pris tout son temps pour les lire. Puis :

— Ceux-ci sont en français.

— Mille pardons, a dit Ryan sur un ton aussi peu confus que possible.

Schechter a émis un bruit de gorge indéchiffrable.

Je suis passée à une vue d'ensemble de la chambre de Rose. Tapis tressé, mobilier en pin verni et surabondance de chintz à petites fleurs roses. Le fouillis de vêtements qui débordait d'une valise ouverte posée sur un petit tréteau au pied du lit ressemblait à du magma ayant dégouliné d'un volcan endormi.

Plan moyen de la table de nuit, et gros plans des étiquettes de cinq petits flacons. Oxycodone. Diazepam. Temazepam. Alprazolam. Doxylamine.

J'ai pointé le stylo laser. À mesure que le point rouge passait d'un flacon à l'autre, Corcoran a indiqué à Schechter le nom du médicament générique correspondant.

— OxyContin, c'est un analgésique... du Valium et du Xanax, contre l'anxiété... pilules pour dormir, genre Restoril ou Unisom.

Schechter a inhalé par les narines une longue goulée d'air pour l'exhaler ensuite avec lenteur.

— Quand Rose avait une idée dans la tête, impossible de l'en faire changer. Toujours dehors à se promener dans les bois. Il y a trois ans, c'était le Québec. (Il a prononcé « Qwi-bec » avec le même mépris qu'il aurait dit « Aille-rak » pour Irak.) Et bien que son... état de santé laisse à désirer, a-t-il dit après une pause, le temps de trouver le terme correct, il n'y avait pas moyen de l'en dissuader.

Ryan a gardé pour lui ses commentaires.

— À quinze heures vingt, le 24 octobre, M^{me} Jurmain a été vue marchant seule sur le chemin Pierre-Péladeau, en direction de Sainte-Marguerite. D'après un automobiliste, elle ne portait sur elle qu'un léger anorak, bien que la température avoisinait zéro degré. Ni gants ni chapeau.

Ryan a transmis un autre papier à Schechter pendant que je faisais apparaître une carte de la région.

— Ce jour-là, le soleil s'est couché aux alentours de dix-sept heures. À dix-neuf heures, il faisait nuit noire. Au cours de la nuit, la température est tombée à moins huit degrés.

« Le 25 octobre, comme M^{me} Jurmain n'était pas rentrée, l'auberge a téléphoné au numéro qu'elle avait fourni à son arrivée. Il avait pour indicatif régional le trois cent douze. Les recherches ont montré que ce numéro n'était pas attribué.

« Le 26 octobre, la SQ couvrant la région de Sainte-Marguerite a été avisée de la disparition de M^{me} Jurmain. Les bois en bordure de la route et à côté de l'auberge ont été fouillés à l'aide de chiens. En vain. »

Re-transfert de documents.

— Qu'est-ce que c'est que la SQ ? a demandé Schechter.

— La Sûreté du Québec. La police de la province.

— Pourquoi n'a-t-on pas fait appel à la police locale ?

Avec une gouaille digne de Maurice Chevalier, Ryan s'est lancé dans une explication détaillée des forces de l'ordre au Québec et de leur organisation.

— Les grandes villes et les villes moyennes possèdent effectivement des forces de police locales. Dans l'île de

Montréal, par exemple, le maintien de l'ordre est assuré par le SPVM, le Service de police de la Ville de Montréal, autrefois connu sous le nom de CUM, police de la Communauté urbaine de Montréal. La même chose, baptisée différemment.

« À la campagne, la police est rattachée à la Sûreté du Québec. Dans les endroits où il n'y a pas de police provinciale, c'est-à-dire partout sauf en Ontario et au Québec, c'est la Royal Canadian Mounted Police, ou RCMP, qui assure le maintien de l'ordre. Pour les francophones: Gendarmerie royale du Canada, ou GRC. Il peut arriver, dans le cadre d'une enquête bien précise, que le Québec fasse appel aux Mounties, mais c'est rare. »

En d'autres mots, pour s'y retrouver dans les intervenants de la sécurité de la Belle Province, c'est aussi difficile que dans n'importe quel État américain. En cas de problème, qui faut-il appeler? Le FBI? Le bureau d'enquête de l'État? La police municipale? La police du comté? La patrouille de la route? Le département du shérif. *Bonne chance**. Mais ça, Ryan ne l'a pas dit.

— L'Auberge des Neiges se trouve à soixante-quinze kilomètres au nord de l'île de Montréal, dans les Laurentides. La ville la plus proche est Sainte-Marguerite. Par conséquent, l'affaire Jurmain dépendait de la SQ, a-t-il conclu. Je continue?

Cette fois encore, Schechter a eu un geste de la main plein de suffisance. J'aurais volontiers tendu le bras par-dessus la table pour lui taper sur les doigts, à ce crétin content de lui.

— Trente mois après la disparition de M^{me} Jurmain, le 21 avril, un dénommé André Dubreuil et son fils Bertrand sont tombés dans les bois sur des restes qui leur ont paru humains. C'était à vingt mètres d'une route de campagne, à un peu moins d'un kilomètre de L'Auberge des Neiges, au nord. La SQ, le coroner et le LSJML ont été prévenus. Dans cet ordre.

J'en étais à projeter une seconde carte de la région quand j'ai vu Schechter écrire quelque chose. Les premières notes qu'il prenait depuis le début de la réunion.

— Vous êtes détective criminel auprès de cette SQ? a-t-il demandé à Ryan.

— *Section des crimes contre la personne**.

— C'est l'équivalent de notre département des homicides, ai-je traduit. Plus précisément, le détective Ryan appartient au département des affaires spéciales.

— Parce que cette affaire est considérée comme spéciale ? a ironisé Schechter en laissant traîner sa voix sur le dernier mot.

— Dès le départ, on a supposé qu'il s'agissait des restes de M^{me} Jurmain. Comme elle n'était pas citoyenne canadienne, mais américaine, l'affaire a été confiée au détective Ryan.

Schechter et Corcoran ont parcouru le rapport de police que Ryan venait de leur remettre. Dès qu'ils ont reporté leur attention sur l'écran, je suis passée à une nouvelle série de dossiers JPEG.

Le premier était une vue grand angle d'une étroite chaussée à deux voies, bordée par une forêt dense. Les six images suivantes détaillaient ce chemin, depuis la route jusqu'au corps. Sur le sol, l'herbe morte était parsemée d'îlots blancs de neige aux contours fondus et noircis.

La huitième image montrait un espace planté de pins, entouré d'une bande en plastique jaune : le lieu où le corps avait été découvert.

Sur la neuvième, il y avait des gens à l'intérieur de l'espace délimité. On reconnaissait Ryan dans un parka, une écharpe bleu vif autour du cou. Deux techniciens arboraient la tenue bleu marine frappée des mots : *Service de l'identité judiciaire, Division des scènes de crime**. Moi aussi. Des tourbillons de vapeur s'échappaient de toutes les bouches.

L'image numéro dix était un plan rapproché d'un petit monticule sombre émergeant de la neige. Dans le fouillis de feuilles, de brindilles, de mousse et d'aiguilles de pin, on distinguait une tache brune et brillante, de la taille d'un chou. Une masse de cheveux gris emmêlés gisait plus loin, sur la droite.

— Le crâne, ai-je dit en l'entourant avec le faisceau de ma lampe laser.

Les photos suivantes représentaient des parties de squelette éparpillées assez loin tout le long d'une ligne partant du crâne. Mâchoire inférieure ; vertèbres ; côtes ; sternum ;

moitiés de pelvis; un sacrum; la main droite; la jambe droite. Tout était de cette même couleur terre de Sienne brûlée.

J'ai nommé les os, un par un.

— À l'évidence, ce sont des restes humains, a dit Corcoran.

— Les os étaient dispersés sur une superficie d'environ vingt mètres carrés, ai-je précisé. Rongés par des animaux.

J'ai projeté un plan du site, Ryan en a transmis à nos hôtes des copies papier.

— Le D^r Brennan a photographié la position de chaque élément du squelette.

J'ai attendu que Corcoran et Schechter relèvent les yeux de leur feuille pour poursuivre ma présentation et j'ai continué à désigner les restes dispersés à l'aide du pointeur laser.

— Ces petits cônes en plastique indiquent chacun un endroit où un os a été retrouvé, tout seul ou en groupe. Ici, vous avez le fémur..., ai-je enchaîné en faisant défiler les images. Un tibia; la rotule droite; le calcanéum droit; les tarses droits; les métatarses; des phalanges; le radius de droite; le cubitus droit et des os de la main droite. L'incisive supérieure droite.

— Est-ce qu'on pourrait avancer plus vite? a demandé Schechter.

Ryan a repris la parole.

— Compte tenu de l'alcoolisme avéré de M^{me} Jurmain, confirmé par des témoins oculaires; compte tenu du fait établi qu'elle était sous médicaments, et compte tenu des conditions climatiques le soir où elle n'est pas rentrée à l'auberge, le coroner a conclu à une mort accidentelle et il a déterminé comme cause une hypothermie aggravée par l'ingestion de substances diverses.

— Vous voulez dire que Rose était saoule, qu'elle s'est perdue et qu'elle est morte de froid? a résumé Schechter.

— En gros, oui. Dans quelque temps, le D^r Brennan vous parlera de l'identification du squelette et de l'analyse des traumatismes.

— Pas dans quelque temps, tout de suite!

— Pardon?

— Finissons-en avec cet artifice ridicule.

Ébahie, j'ai regardé Ryan. Son visage, tourné vers l'avocat de l'autre côté de la table, n'était plus qu'un masque de pierre. Connaissant bien cette expression, je me suis empressée d'intervenir.

— Le détective Ryan voulait seulement préciser sur quelles bases le coroner s'était fondé pour aboutir à ses conclusions. Mais si vous préférez que nous passions au point suivant, nous n'y voyons pas d'objection.

— Je propose que nous passions directement à votre rapport, D^r Brennan.

— Je propose que vous nous disiez ce que vous attendez de nous, a jeté Ryan sur un ton plus coupant qu'une lame de rasoir.

— Très bien, détective, a répliqué Schechter en haussant légèrement le menton. Mon client ne croit pas un instant que sa fille soit morte de froid. Il croit qu'elle a été assassinée.

Schechter a posé ses deux avant-bras sur la table et a croisé les doigts. Puis, se penchant en avant, il a ajouté :

— Il estime en outre que le D^r Brennan a dissimulé le fait sciemment.

Chapitre 4

J'ai regardé Corcoran. Il continuait de fixer l'écran.

— Vraiment? a lâché Ryan sur un ton annonçant la guerre de tranchées. Et dans quel but?

— Si je suis là, c'est bien pour le découvrir, a répliqué Schechter et il a agité nerveusement son doigt manucuré en direction du pointeur laser.

Je le lui ai remis.

— Repassez le plan rapproché des restes au moment de leur découverte.

L'estomac noué, j'ai fait ce qui était attendu, pour ne pas dire exigé de moi.

Le point rouge est apparu sur le squelette à demi enterré, est descendu le long de la mâchoire inférieure, est passé sur les clavicules et les côtes supérieures et s'est arrêté au niveau du thorax, autour duquel il a effectué des cercles concentriques. J'ai laissé tomber :

— Le sternum.

— Je ne m'en serais pas douté !

L'étau qui me serrait les tripes s'est relâché. Ah, c'était à cela que Schechter voulait en venir ! Eh bien, il était encore plus con que je ne le pensais. Il aurait pu au moins se renseigner auprès d'un ostéologue.

Ayant refermé le dossier traitant de la récupération du corps, j'ai ouvert celui contenant les photos de l'autopsie prises au LSJML. Les deux premières représentaient le sac à cadavre, d'abord fermé, ensuite ouvert ; la troisième, un tas d'ossements pêle-mêle à l'intérieur du sac.

La série suivante montrait un squelette couvert de terre sur une table en acier inoxydable. Certains os étaient encore reliés entre eux par des muscles ou des ligaments desséchés, mais la plupart étaient séparés les uns des autres et disposés selon la position qu'ils avaient occupée dans le corps, du vivant de l'individu.

— Vous avez ici les restes tels qu'ils sont arrivés à la morgue, avant toute manipulation. Dois-je les identifier ?

Schechter a refait un de ses gestes méprisants de la main. Ce vieux pédant en avait tout un répertoire en réserve.

— Dois-je vous expliquer le procédé de nettoyage utilisé ?

— Ce n'est pas justifié.

— Très bien. Passons alors à l'identification.

— Mon client ne met pas en doute le fait que ces restes sont ceux de sa fille.

— Une chance ! Dans ce cas, abordons les traumatismes. Dois-je rappeler ce que l'on entend par les termes d'*ante mortem*, de *peri mortem* et de *post mortem* ?

— En quelques mots, ça suffira.

— Appliqué à un élément du squelette, le terme d'*ante mortem* signifie qu'au moment de la mort le trauma présentait des signes de guérison, preuve qu'il a été subi par la victime bien avant son décès. Le terme de *peri mortem* se rapporte à un trauma subi aux alentours de la date du décès, juste avant ou juste après. *Post mortem* se rapporte à des traumatismes postérieurs à la mort : il peut s'agir aussi bien de désordres résultant de la décomposition que d'une blessure. Perpétrée par des animaux prédateurs, par exemple.

— En quoi cette précision est-elle justifiée, dans les circonstances présentes ?

Visiblement, Schechter avait un faible pour ce mot.

— Elle est *justifiée*, si vous voulez que votre client comprenne exactement ce qui est arrivé à sa fille. Ou ne lui est pas arrivé, ce qui peut s'avérer encore plus important.

Re-geste de la main de Schechter.

— Je n'insisterai pas sur l'importance qu'il y a à différencier correctement les traumatismes *peri mortem* des traumatismes *post mortem*. Je préciserai toutefois que, pour un anthropologue, cette distinction se fait davantage grâce à la qualité du tissu

osseux qu'à la date de la mort. C'est un sujet complexe, alors pardonnez-moi si je simplifie trop.

« L'os frais, ou vivant, possède un taux d'humidité relativement élevé. Par ailleurs, il contient un élément en quelque sorte flexible qui lui procure son élasticité : le collagène. C'est cela qui permet à l'os de plier un peu en situation de contrainte. Lorsque survient la décomposition, l'humidité s'évapore et le collagène se dégrade, de sorte que la capacité de l'os à supporter un certain degré de flexion diminue. En d'autres termes, un os desséché réagit à une contrainte de poids de la même façon qu'un matériau non organique : comparé à de l'os frais, il suffit de le soumettre à des forces bien moindres pour qu'il lâche ou se brise. À titre d'exemple, prenez un bout de bois vert et un rameau sec. Le premier plie, le second se casse. »

Schechter a inscrit quelques phrases dans son bloc-notes sans m'interrompre.

— Concrètement, je dirai que les fractures subies par un os desséché sont moins nettes et que leurs bords présentent des ébréchures plus nombreuses. Ces os-là se brisent généralement en fragments plus petits. Les séparations qui surviennent assez fréquemment avec de l'os frais sont plutôt rares avec les os desséchés. Quant aux fractures présentant des lignes circulaires et concentriques ou irradiant en étoile, deux modèles qui résultent du passage d'énergie à travers le tissu osseux, elles sont excessivement rares.

— Très impressionnant ! s'est exclamé Schechter. Nous voici tous maintenant devenus des experts !

Corcoran m'ayant prévenue des habitudes du bonhomme, je n'ai pas relevé.

— Pour parvenir à déterminer de quelle façon la mort s'est produite, il est également très important de repérer les blessures *ante mortem*. Les premiers signes de guérison étant souvent difficiles à détecter, il convient de procéder à une triple analyse des restes : analyse macroscopique, radiographique et histologique.

— Épargnez-nous le jargon.

— Par macroscopique, on entend analyse à l'œil nu. Le premier signe d'un processus de guérison en cours, c'est la présence d'une bande étroite de résorption superficielle tout

autour de la fracture et à proximité immédiate. Elle révèle une inflammation à l'endroit où la membrane qui recouvrait l'os a été déchirée. On peut aussi trouver des traces d'érosion progressive aux extrémités de l'os cassé. Ces modifications apparaissent de dix à quatorze jours après l'accident.

« Analyse radiographique veut dire : aux rayons X. Dans ce cas, le processus de guérison est révélé par une sorte de halo qui entoure les bords de l'os brisé. Là aussi, la modification apparaît de dix à quatorze jours après l'accident. À ce moment-là, l'espace séparant les parties brisées s'agrandit peu à peu à mesure que se forme un cal. »

Schechter a légèrement plissé les yeux.

— Un cal est un réseau de tissu osseux qui se forme rapidement, de façon désorganisée, à l'endroit de la fracture. Il agit comme du mastic, en aidant les parties cassées à demeurer en place, et il disparaît en même temps que la guérison s'accélère, pour être remplacé petit à petit par de l'os véritable.

« Analyse histologique signifie : effectuée au microscope. Ici, le processus de guérison apparaît tout d'abord sous l'aspect de spicules de tissu osseux à l'intérieur du cal. Ces spicules peuvent être vus assez rapidement, de cinq à sept jours après l'accident. »

— Est-ce que nous avons une chance d'en arriver à Rose aujourd'hui ?

J'ai ouvert un autre dossier PowerPoint. Le squelette de Rose était montré dans mon laboratoire, nettoyé de toute trace de terre ou de lambeau de vêtement. Tous les os, jusqu'aux plus petites phalanges distales des mains et des pieds, étaient rigoureusement disposés selon l'ordre anatomique.

— Comme le détective Ryan l'a évoqué tout à l'heure, ces restes ont subi des dommages *post mortem* considérables. Dus à la prédation animale.

J'ai choisi un plan du fémur droit. Au lieu de se terminer à une extrémité par une protubérance arrondie et à l'autre par des condyles, la tige axiale présentait de longues pointes déchiquetées. Je suis passée à un plan du tibia, puis du péroné, qui montraient des dommages identiques.

— Vous noterez des fissures et des ébréchures longitudinales. Ces caractéristiques, conjuguées au fait que diverses

parties du corps étaient éparpillées sur une superficie assez vaste, suggèrent fortement l'idée d'une prédation animale.

Plan rapproché du fémur. J'ai pointé le laser sur une marque circulaire, puis sur une autre.

— Ce sont là des traces de morsures. D'après leur taille, je dirais que les convives étaient des *Ursus americanus*.

— Des ours noirs, est intervenu Corcoran.

— Les ours se repaissent de charogne? s'est étonné Schechter sans chercher à dissimuler sa répulsion.

— Avec délectation, ai-je répondu tout en passant à une autre photo.

Plan serré de la mâchoire inférieure.

— Et en l'occurrence, ils n'ont pas été les seuls. Notez le bord inférieur de la mandibule, ai-je dit en suivant le tracé de celle-ci avec mon point lumineux. Vous voyez ces cannelures parallèles?

— Des marques de rongeurs, a déclaré Corcoran.

— Exactement. Le processus de transformation en squelette achevé, les rats et les souris sont entrés en scène.

— On se demande bien ce qui peut les attirer dans ces os sans chair, a ajouté Corcoran en remuant lentement la tête.

— L'os sec est riche en minéraux et protéines.

Schechter s'est pincé le nez entre le pouce et l'index.

— Si vous cherchiez à me choquer, c'est raté, D' Brennan.

— Je n'ai d'autre intention que celle de vous informer.

— Allons à l'essentiel! s'est impatienté l'avocat avec un regard dans ma direction.

— Volontiers, ai-je répondu en souriant presque, pressée de voir comment ce gros péteux arrogant allait se dégonfler.

— La vérité...

Me penchant en avant, j'ai posé les avant-bras sur la table et croisé les doigts, comme Schechter tout à l'heure.

— ... c'est que le squelette de Rose Jurmain était sérieusement endommagé. Toutefois, d'après mes observations, les dégradations étaient toutes de nature *post mortem*.

— Que voulez-vous dire par : de nature *post mortem*?

— Ce que je viens de dire : *post mortem*. Survenues après la mort.

— Dues à des ours?

— Et à des rongeurs.

— Vous n’avez relevé aucune preuve d’un trauma *peri mortem* quelconque ?

— Ni *peri mortem* ni *ante mortem*.

— Et le sternum ?

— Vous m’avez bien entendue.

Un sourire de reptile s’est dessiné sur les lèvres de Schechter.

— Vous n’avez aucune image du sternum, docteur ? Ou vous ne voulez pas nous les montrer ?

Ryan a glissé vers l’avant de son siège. J’ai posé la main sur son bras. Il m’a regardée. J’ai secoué la tête d’une façon imperceptible.

— *C’est un ostie de crosseur**, m’a soufflé Ryan.

— Il va se calmer, lui ai-je répondu en français.

J’ai tapoté sur mon clavier. À l’écran, la photo du thorax de Rose a remplacé celle de sa mâchoire. À côté, il y avait une radio.

S’étant emparé du pointeur laser, Schechter s’est mis à faire danser le point rouge autour d’un rond situé à cinq centimètres du bas de l’os du sternum, avant de le stabiliser sur la radio. Sur le fond gris blanc et d’aspect spongieux du tissu osseux à l’intérieur de l’os, ce même rond ressortait sous l’apparence d’un rond plus foncé.

— Vous allez me dire que ce sont des ours qui ont fait ça ?

— Non.

— Alors, quelle est votre explication ? a jeté Schechter.

— Quelle est la vôtre ? ai-je rétorqué, mais sur un ton presque gentil.

— À l’évidence, il s’agit d’une blessure par balle.

— Personnellement, je n’en vois aucune preuve ici.

— Ce qui veut dire ?

— Que je ne vois sur cette radio ni fragment de balle, ni trace métallique. Aucun bord déchiqueté. Aucun petit morceau d’os brisé. Pas trace de la moindre fracture en étoile, ni du moindre fragment éclaté.

— Vous dites que ce trou est un trauma antérieur à la mort ?

— Non, je ne dis pas ça.

Je sais, c’était enfantin de ma part de pousser Schechter à bout, mais ça me faisait tellement plaisir. Ce type était si

déplaisant que je l'aurais volontiers poussé sous les roues d'un autobus !

— Expliquez-nous.

— Ce trou ne résulte pas d'un trauma.

— Pas d'un trauma ? a répété Schechter d'une voix où, pour la première fois, perçait l'incertitude.

— Non.

— Développez !

— Pour comprendre, il faut connaître la façon dont se développe le sternum.

Schechter a refait son geste de la main. Avec, cependant, un peu moins d'emphase qu'auparavant. J'ai pris le temps de rassembler mes pensées.

— Le sternum démarre son existence sous forme de deux barres cartilagineuses verticales placées côte à côte. Par la suite, ces barres fusionnent le long de la ligne médiane. Le cartilage s'ossifie, se transforme en os. Ce processus d'ossification se déroule à partir de six points. Quatre d'entre eux constituent le corps du sternum, sa partie longue et étroite. Si vous n'y voyez pas d'objection, je cantonnerai mes explications au corps du sternum, puisque c'est là que le trou se situe.

— Je vous en prie.

Formule de politesse que Schechter utilisait pour la première fois depuis le début de la réunion.

J'ai fait bouger le point lumineux autour du sternum de Rose.

— Notez ces arêtes transversales. Chacune d'elles signale l'endroit où les différents éléments juvéniles, appelés « sternèbres », se sont soudés. L'ossification débute chez le fœtus. Tout d'abord, au niveau de la première sternèbre, entre le cinquième et le sixième mois de gestation. Ensuite au niveau des deuxième et troisième sternèbres, vers le septième ou huitième mois de gestation, et enfin au niveau de la quatrième sternèbre au cours de la première année de l'individu.

« C'est ainsi quand tout se passe normalement. Ce qui n'est pas toujours le cas. De temps à autre, une sternèbre s'ossifie à partir de plusieurs points de contact au lieu d'un seul. Dans le cas des sternèbres inférieures, cette variation implique généralement deux points très rapprochés l'un de l'autre. »

J'ai marqué une pause. Pour agacer mon opposant ? Peut-être bien.

— Lorsque ces centres voisins ne fusionnent pas, il se produit une anomalie connue sous le nom de « foramen sternal ».

Je m'exprimais lentement, comme un prof s'adressant à un élève lent d'esprit.

— C'est une altération résultant de la fusion inachevée d'un segment inférieur du sternum au cours de l'ossification à partir de centres séparés, situés à droite et à gauche.

Schechter a gribouillé dans son bloc-notes puis a souligné certains mots avant de reprendre la parole.

— Et vous dites que Rose avait ça ?

— Oui. C'est inscrit en page trois de mon rapport, dans la section « marqueurs uniques ».

Laissant Schechter ouvrir le rapport à la page indiquée, j'ai fait apparaître une nouvelle image : un plan serré dudit foramen a rempli l'écran. J'en ai recensé les caractéristiques.

— Anomalie simple et circulaire, d'un diamètre de quatorze millimètres et avec des bords doux et arrondis. Un peu comme le trou au centre du beigne. Localisée sur la ligne médiane, au tiers de la partie inférieure du corps du sternum. Exemple typique.

— Et Rose aurait pu vivre normalement avec une maladie comme cela ? s'est enquis Schechter, le rose aux joues.

— Une foule de gens a ce problème.

— Sans qu'aucun symptôme ne se manifeste jamais ?

— Non.

— Et c'est fréquent ?

— Les foramens du sternum se retrouvent en gros chez sept à dix pour cent de la population.

Personne n'a dit un mot pendant un temps qui m'a paru très long.

Clic. Clic. Clic. Clic. Clic.

— Vous n'avez découvert aucun indice pouvant donner à penser que Rose aurait été tuée ?

— Non.

— Aucune preuve d'homicide ?

— Aucune trace d'étranglement, de coup de matraque, de poignard ou de lacération. Aucune trace d'autodéfense

sur les os des doigts, des mains ou des bras. En dehors de ces dégradations perpétrées par des ours, il n'y avait strictement rien. Pas le moindre signe de violence.

— Prouvez-le-moi.

Je m'y suis employée, détaillant le squelette, un os après l'autre.

Schechter se radoucissait peu à peu tandis que j'avancais dans ma présentation, posant juste parfois quelques questions.

La séance achevée, un long silence s'est établi.

Clic. Clic. Clic. Clic. Clic.

Manifestement, l'avocat tentait de mettre de l'ordre dans ces nouvelles informations, et je voyais quasiment son cerveau travailler sous son crâne. Mais peut-être comptait-il seulement les heures qu'il allait facturer au vieil Edward Allen ?

— Dites-moi, M. Schechter. Qu'est-ce qui est à l'origine de tout ça ? ai-je fini par demander en désignant les rapports, l'écran et nous quatre autour de la table.

— Ce n'est pas vraiment...

— Justifié, je comprends. Mais dites-moi...

Il m'a dévisagée, les lèvres pincées au point qu'elles ne formaient plus qu'une ligne étroite et dure. Je me suis dit qu'il allait ramasser son bloc-notes et son stylo et quitter la salle. À ma grande surprise, il a répondu :

— M. Jurmain a été informé que l'enquête sur la mort de sa fille avait été bâclée, pour ne pas dire falsifiée délibérément.

— Par moi ?

— Oui.

— Informé par qui ?

Schechter a hésité, triant sans doute ce qu'il convenait de dire et ce qu'il valait mieux taire.

— L'interlocuteur n'a pas donné son nom.

Ma colère l'a emporté sur ma satisfaction d'avoir cloué le bec à cet arrogant personnage.

— Et vous avez déclenché cette chasse aux sorcières sur la seule foi d'une dénonciation anonyme ?

— Mon client a considéré cette information comme étant fondée.

— Vous auriez pu l'aviser du protocole à respecter !

Cette fois encore, j'ai eu droit à un regard appuyé.

Que j'ai soutenu sans ciller.

Clic. Clic. Clic. Clic. Clic.

Schechter n'a pas fait de commentaires. Il a rangé ses affaires, refermé sa serviette et s'est dirigé vers la porte. La main sur la poignée, il s'est retourné.

— À l'évidence, vous avez un ennemi, D^r Brennan. Dans votre intérêt, je vous suggérerais de découvrir l'identité de la personne qui a passé cet appel anonyme.

Sur ces mots, il est sorti.